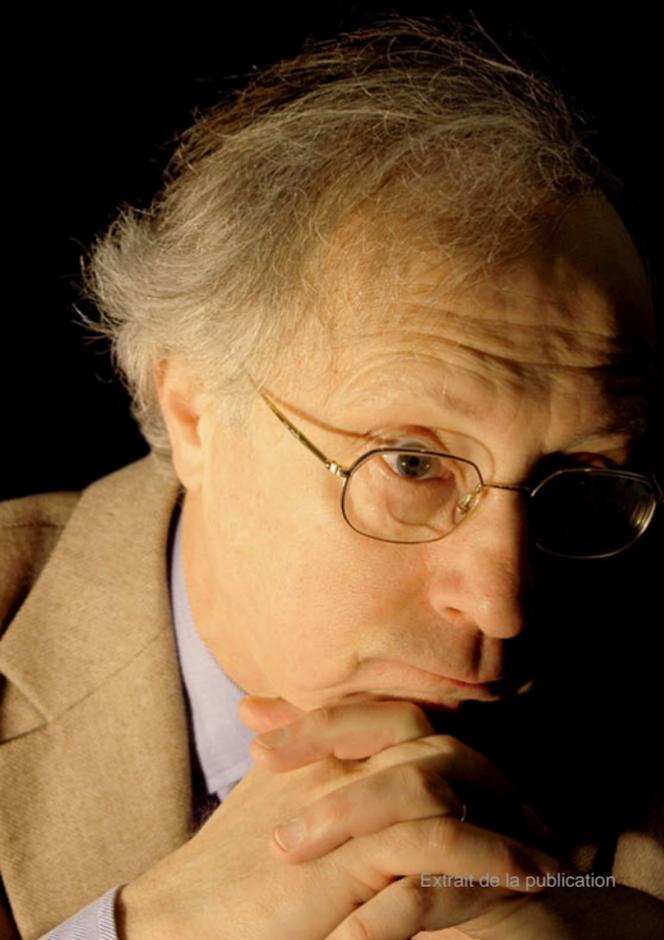


PIERRE MANENT

LE REGARD
POLITIQUE

Entretiens avec
Bénédicte Delorme-Montini



Flammarion

Extrait de la publication

PIERRE MANENT

LE REGARD POLITIQUE

« Aujourd'hui, la faculté humaine qui reçoit toute l'approbation, c'est l'imagination. Or je n'ai pas d'imagination, je ne suis pas un artiste et je n'ai pas l'ambition de créer. En revanche, je voudrais comprendre.

Comprendre quoi? Comprendre ce qui *est*. Or comprendre ce qui est ne motive guère les hommes d'aujourd'hui. Rousseau, grand maître des Modernes en cela, disait: "Il n'y a de beau que ce qui n'est pas." Au fond, pour moi, c'est le contraire, je ne suis intéressé que par ce qui est. Et c'est peut-être pour cette raison que, au moins depuis ma maturité, je n'ai jamais été de gauche: la gauche préfère imaginer une société qui *n'est pas*, et j'ai toujours trouvé la société qui *est* plus intéressante que la société qui pourrait être. »

Depuis une trentaine d'années, Pierre Manent creuse un sillon aussi original que discret dans le paysage intellectuel français. Ces entretiens veulent en restituer le mouvement et les étapes: la passion précoce pour la politique éveillée par un père communiste; la découverte de la religion catholique dans la khâgne toulousaine de Louis Jugnet; l'entrée à Normale Sup et le choix de la philosophie politique; la rencontre décisive avec Raymond Aron; la fondation de la revue *Commentaire...* Ainsi viennent au jour les caractères d'une démarche personnelle: la lecture inlassable des grands auteurs, la conviction qu'une science politique demeure possible à l'ère du relativisme, un certain « regard politique », enfin, qui rend intelligible le monde contemporain.

Ces entretiens sont une vivante introduction au travail de Pierre Manent, et notamment aux *Métamorphoses de la cité* qui paraissent simultanément. Les deux livres partagent en somme la même ambition: « Toute notre *histoire*, se déployant à partir de notre *nature* politique, voilà ce que je voudrais donner à voir et à comprendre. »

Pierre Manent est directeur d'études à l'EHESS. Membre fondateur de la revue Commentaire, il a publié une dizaine d'ouvrages parmi lesquels le Cours familial de philosophie politique (2001) et La Raison des nations (2006).

Spécialiste en science politique, Bénédicte Delorme-Montini collabore régulièrement à la revue Le Débat.

Flammarion

LE REGARD POLITIQUE

DU MÊME AUTEUR

- Naissances de la politique moderne : Machiavel, Hobbes, Rousseau*, Payot, 1977, rééd. Gallimard, « Tel », 2007.
- Tocqueville et la nature de la démocratie*, Julliard, 1982, rééd. Gallimard, « Tel », 2006.
- Les Libéraux*, Hachette-Littératures, 2 vol., 1986, rééd. Gallimard, « Tel », 2001.
- Histoire intellectuelle du libéralisme. Dix leçons*, Calmann-Lévy, 1987, rééd. Hachette-Littératures, 1997.
- La Cité de l'homme*, Fayard, coll. « L'Esprit de la cité », 1994, rééd. « Champs-Flammarion », 1997.
- Cours familial de philosophie politique*, Fayard, coll. « L'Esprit de la cité », 2001, rééd. Gallimard, « Tel », 2004.
- La Raison des nations*, Gallimard, coll. « L'Esprit de la cité », 2006.
- Enquête sur la démocratie. Études de philosophie politique*, Gallimard, « Tel », 2007.
- Les Métamorphoses de la cité. Essai sur la dynamique de l'Occident*, Flammarion, 2010.

PIERRE MANENT

LE REGARD POLITIQUE

Entretiens

avec

Bénédicte Delorme-Montini

Flammarion

© Flammarion, 2010.
ISBN : 978-2-0812-3749-0

PIERRE MANENT, en quoi consiste votre travail intellectuel ? Au fond, que cherchez-vous ?

Je veux comprendre, ou plutôt je désire comprendre. Évidemment, la réponse semble à la fois emphatique et plate mais, en réalité, je crois qu'elle n'est pas banale parce que, dans la dernière période, le désir de comprendre a été manifestement abandonné en faveur d'un autre désir qui a acquis un grand prestige, et qui est le désir de créer. Aujourd'hui, l'ambition humaine, c'est d'être un créateur. Il y a les grands créateurs, les moyens créateurs, les petits créateurs, mais tout le monde a l'ambition d'être créateur. La faculté humaine qui reçoit toute l'approbation, c'est l'imagination. Or, je n'ai pas d'imagination, je ne suis pas un artiste et je n'ai aucune ambition de créer. En revanche, je voudrais comprendre.

Comprendre quoi ? Comprendre ce qui *est*. Et comprendre ce qui est, là encore, cela n'est pas quelque chose qui, me semble-t-il, motive les ambitions des hommes aujourd'hui. Parce qu'ils sont plus intéressés, d'une certaine façon, par ce qui n'est pas. Rousseau, grand maître

des Modernes en cela, disait : « Il n'y a de beau que ce qui n'est pas. » Au fond, pour moi, c'est le contraire : je ne suis intéressé que par ce qui *est*. Et c'est peut-être pour cela que, au moins depuis ma maturité, je n'ai jamais pu être de gauche, parce que la gauche préfère imaginer une société qui *n'est pas*, et j'ai toujours trouvé la société qui *est* plus intéressante que la société qui pourrait être.

Donc, mon intention est de comprendre ce qui est. Bien entendu, il faut tout de même limiter son ambition : pas ce qui est dans les astres, ou ce qui est dans les profondeurs de la mer, ou ce qui est au niveau subatomique, parce que ce qui relève des sciences de la nature m'échappe entièrement, mais comprendre ce qui est dans les choses humaines. Comprendre les choses humaines. Et plus spécifiquement, comprendre la politique ou les choses politiques. Non pas parce que les choses politiques seraient un département des choses humaines qui m'intéresserait, mais parce que l'ordre politique est vraiment ce qui donne sa forme à la vie humaine. Les choses politiques sont la cause de l'ordre ou du désordre humain. En bref, si j'essaie de répondre à votre question de la manière la plus directe, ma seule ambition, c'est de comprendre la politique, ou le politique, ou les choses politiques – on peut jouer avec le genre et le nombre, cela n'a pas beaucoup d'importance à mes yeux.

Cette ambition suppose une réévaluation de la place de la politique dans les choses humaines. Nous avons tendance à osciller entre une sous-évaluation et une surévaluation. Une surévaluation qui politise tout et qui dit : « tout est politique » ; une sous-évaluation qui dit : « la vraie vie est hors du politique ». Eh bien, je cherche à cerner le vrai rôle de la politique dans la mise en ordre du monde humain.

Cette quête résume-t-elle la démarche du philosophe politique ? La philosophie, la philosophie politique, la science politique représentent-elles trois manières différentes d'appréhender le monde humain ?

Je ne me suis évidemment jamais considéré comme sociologue ou comme anthropologue, mais non plus comme historien ou comme philosophe. En réalité, je suis peu désireux d'être désigné ou reconnu comme philosophe. D'abord, parce que je suis raisonnablement modeste, ensuite, parce que ma vie intellectuelle a toujours été aimantée par un champ plutôt que guidée par une discipline. Ce champ, c'est donc les problèmes du politique. Alors tout m'est bon, en quelque sorte, qui contribue à éclairer ces problèmes.

Pour qui s'intéresse à ces questions, Machiavel, par exemple, est un des auteurs les plus pénétrants qui soient, mais son statut de philosophe n'est pas très assuré. J'ajoute, sans me vanter, parce que c'est un fait, qu'une part non négligeable de ce qui est censé intéresser les philosophes ne m'intéresse guère. Et, pour certaines des œuvres canoniques de la philosophie moderne, je n'ai pas l'admiration qui est attendue de quelqu'un qui a fait des études. À la différence des œuvres de la philosophie grecque qui ne sont que muscle, sang et nerf et qui ont, de plus, une peau douce et luisante, la plupart des grandes œuvres modernes sont envahies et, selon moi, étouffées ou défigurées par un tissu conjonctif d'abstractions qui sont peut-être la condition de ce qu'on appelle la profondeur, mais alors, c'est une profondeur que je ne me résous pas à acheter à ce prix.

La philosophie moderne la plus huppée est d'ailleurs peu politique. Inversement, le rang philosophique des auteurs politiques les plus intéressants est incertain.

Montesquieu est un auteur politique d'un merveilleux discernement, il n'est pas dans le canon des grands philosophes. Or, comme à mes yeux la vie humaine se forme et se donne d'abord dans la vie politique, c'est dans les auteurs politiques, philosophes à patente ou pas, que j'ai toujours cherché la véritable philosophie première, sans trop me soucier de leur carte de visite, sans trop me soucier de leur fonction officielle dans la distribution des parties du savoir.

La question difficile pour moi, et à laquelle j'aimerais bien savoir répondre, c'est celle de la relation entre, d'une part, cette philosophie première de l'ordre humain qui se produit comme ordre politique, et ce qui serait d'autre part la science politique. L'auteur qui, sur ces questions, a pour moi le plus d'autorité, à savoir Aristote, traite les questions qui m'intéressent sous la rubrique de la science politique. Il n'emploie que très rarement l'expression de philosophie politique et c'est alors pour désigner le traitement dialectique des difficultés qui entourent la question de la justice politique. Je me contenterais volontiers de ce qu'a écrit le maître, mais je conserve une certaine perplexité. Lorsque j'essaie de rendre compte du passage d'une forme politique à une autre, mobilisant historiens anciens et modernes, œuvres littéraires et philosophiques, textes religieux et théologiques, sous quelle rubrique loger cette démarche ? Cette démarche qui n'obéit à aucun protocole disciplinaire, et qui pourtant, du moins je l'espère, ne va pas au hasard. Je n'ai pas de réponse claire, satisfaisante, à cette question. Disons que, puisque je cherche à comprendre la politique, si je pratique une discipline, alors je fais de la science politique. Tous ces mots sont équivoques, mais mon intention est principalement de parvenir à une science politique.

S'il y a une science politique, c'est que l'on peut savoir quelque chose en politique. Alors que sait-on en politique ?

Je crois qu'on sait beaucoup de choses en politique. On sait beaucoup de choses, si on veut se donner la peine de les savoir. Comme la politique, je l'ai dit, donne la ligne de force des choses humaines, on sait beaucoup de choses sur les choses humaines si on se donne la peine de les savoir. Il y a une science des choses humaines. C'est ce que je crois, et c'est ce que très peu de gens croient. Nos contemporains pensent qu'il y a bien évidemment une science de la nature, la preuve étant que la technique appuyée sur les sciences de la nature produit des choses extraordinaires, mais spontanément, ils ne pensent pas qu'il y ait à proprement parler une science des choses humaines. Interrogez non seulement le légendaire homme de la rue, mais encore la plupart des spécialistes en sciences humaines et sociales. Que vous diront-ils ? Ils vous diront : « Sur les choses humaines, il n'y a finalement que des points de vue, ou des perspectives, des perspectives différentes et qui dépendent de toutes sortes de facteurs, qui dépendent des circonstances historiques ou familiales, des valeurs de chacun, et qui dépendent aussi bien sûr de la discipline scientifique au moyen de laquelle on entend les saisir ». Donc, si l'on veut constituer une science politique, il faut la constituer contre cette opinion si écrasante – parce que c'est à la fois l'opinion populaire et l'opinion savante –, que sur les choses humaines, il n'y a que des perspectives diverses qui ne peuvent être ramenées à l'unité d'une science. Il faut établir le caractère objectif de cette connaissance sur lequel la plupart de nos contemporains ont les plus grands doutes.

Ce « perspectivisme » contemporain nourrit ce qu'on peut appeler un nihilisme, parce que la définition du nihilisme, ou une de ses définitions possibles, c'est la perte de confiance dans la raison humaine. Nous n'avons aucune confiance dans la raison humaine pour penser le monde humain. Cette conviction que la raison ne donne pas accès aux choses humaines est devenue aujourd'hui l'opinion la plus répandue sous le nom – c'est le nihilisme *light* – de relativisme.

Donc, nous aujourd'hui, nous contemporains, nous ne croyons pas que nous puissions comprendre les choses humaines, et par conséquent – c'est l'autre aspect de ce nihilisme –, nous n'aimons pas les choses humaines. Nous ne les aimons pas parce que nous ne pouvons pas les comprendre. Nous avons le sentiment que nous ne pouvons pas les comprendre et donc, compte tenu de cette distance entre les choses humaines et nous, il ne peut y avoir cette amitié pour la vie humaine que nous ne pouvons, malgré tout, nous empêcher de désirer.

Comment expliquez-vous ce nihilisme ? Comment sommes-nous arrivés à cette défiance à l'égard de la raison et à ce désamour pour les choses humaines ?

On peut avancer de nombreux facteurs, mais pour considérer celui qui se rapporte à notre propos, je crois que si nous sommes dans cette situation, c'est en un sens à cause du dépérissement de la science politique authentique. On peut dire « science politique authentique » ou « philosophie politique authentique », mais en tout cas, dans la dernière période de notre histoire, celle-ci a quasiment disparu.

Prenons le XX^e siècle. Il s'est quand même passé des choses considérables au XX^e siècle en matière de vie politique : grandes guerres, grandes révolutions. Et en même temps, quasi-disparition de la science politique et de la philosophie politique. À moins qu'il ne faille dire inversement : en même temps que le XX^e siècle a connu la quasi-disparition de la science ou de la philosophie politique, il a fomenté une politisation extrême de la vie des hommes, en particulier en Europe. Je suis frappé par la coïncidence des deux phénomènes : les totalitarismes conduisent à une politisation inouïe de la vie des hommes, une politisation qui n'a jamais été expérimentée à ce degré dans l'histoire humaine, et en même temps, les hommes du XX^e siècle sont dépourvus des instruments élémentaires pour penser ce qui se passe. Si un homme comme Staline a pu se présenter simplement comme le « Secrétaire général », si par ailleurs il a pu être célébré comme le coryphée du genre humain et le père des sciences et des arts, c'est, dans une certaine mesure, parce que dans l'Europe du XX^e siècle, nous étions devenus incapables d'employer un mot : le mot de « tyran » ou celui de « tyrannie ». Alors que se déployaient les tyrannies les plus effroyables de l'histoire, le mot et la notion de tyrannie nous échappaient. C'est, je crois, un des facteurs du désordre du siècle que cette politisation privée de pensée politique, cette politisation privée d'une science politique un tant soit peu compétente.

Dans le même registre, si l'on garde en mémoire le rapport entre la compréhension et l'amitié, on voit que la période des totalitarismes noue ensemble l'incompréhension et la haine. L'incompréhension et la haine, parce que dans ce monde sur lequel on n'a aucune prise intellectuelle, dans ce monde que l'on est incapable de

penser, dans ce monde où on ne peut pas reconnaître un tyran pour ce qu'il est, les passions sont déchaînées sans moyen d'être éclairées. Je le répète : cet effroyable déchaînement passionnel des totalitarismes est lié, pour une part essentielle, à une incapacité des hommes du XX^e siècle à penser ce qu'ils faisaient. C'est une chose inédite. Jamais, je crois, dans l'histoire occidentale, il n'y a eu autant d'incapacité à penser ce que nous faisons qu'au XX^e siècle. C'est, je crois, le facteur majeur derrière les déchaînements du siècle, ce qui est pour le moins une incitation puissante à essayer de retrouver les bases d'une science politique ou d'une philosophie politique.

Une dernière remarque qui confirme ce qui précède : c'est quand même un signe que les grands philosophes du siècle, ceux qui sont considérés comme les grands philosophes du siècle – Heidegger, Husserl, Bergson, Wittgenstein – aient eu si peu à dire sur la chose politique. Si vous rassemblez ce qu'ont écrit les plus grands philosophes du siècle sur la chose politique, c'est désolant. Vraiment désolant ! Je ne parle pas de gens ignorants ou inintelligents, mais des esprits les plus puissants du XX^e siècle. Ils ont eu si peu à dire sur la chose politique. J'ai mentionné Heidegger ; comme vous savez, quand il parle de la chose publique, on aurait préféré qu'il se tût.

Sur quelles bases peut-on fonder une nouvelle science politique à l'ère du relativisme ?

J'ai eu très tôt le sentiment qu'il fallait retrouver confiance dans la connaissance politique, et pour cela retrouver ou établir les bases de la science politique. La difficulté, bien sûr, c'est qu'on peut être très assuré que

cette science est désirable, on n'est pas sûr pour autant qu'elle est possible : il y a beaucoup de choses désirables qui ne sont pas possibles. Est-ce que cette science est possible ? Je ne suis pas arrivé un matin en me disant : « Il faut une science politique à ce monde qui l'a perdue, je vais produire cette science politique ». Non, mais j'ai observé tout de même, et c'est une observation à la portée de tous, qu'il y a peu de temps encore, dans un monde qui nous est proche, il y a eu une science politique très pertinente. Je pense à la première moitié du XIX^e siècle, lorsque l'Europe – la France en particulier – sortait des convulsions de la Révolution française, des guerres de l'Empire et de leurs suites.

Si l'on compare l'expérience révolutionnaire française et l'expérience des totalitarismes, il y a des similitudes : grandes convulsions, grandes guerres, phénomènes de terreur, dévastations, massacres. Mais regardez comment la France sort de cette période terrible où régnait la « machine à meurtre », comme dit Chateaubriand. Elle en sort capable d'une littérature merveilleuse, d'une poésie splendide, et d'une analyse de la société moderne, de la politique moderne qui est d'une précision, d'une élégance et d'une amplitude que nous admirons depuis que nous avons redécouvert Benjamin Constant, Guizot, Tocqueville. La société qui a traversé la Révolution française et l'Empire, qui s'est accouchée dans les convulsions et les violences, est une société qui a été capable de se comprendre elle-même. Nous avons donc connaissance d'une grande science politique liée à une grande expérience politique, qui est l'expérience que la France et l'Europe ont faite au moment des instaurations démocratiques du premier XIX^e siècle.

Pour revenir à la question : cette science désirable est-elle possible ? Oui, elle est possible, la preuve ! Encore une fois : la France sortit des dévastations et des guerres avec une compréhension de ce qui lui était arrivé qui est entièrement admirable et qui reste encore pour nous comme le plus grand massif, le plus grand ensemble de science politique dont nous puissions immédiatement profiter. On pourrait l'appeler « la science politique libérale de la société démocratique ». La formule est un peu longue mais elle est précise. C'est à partir de là que l'on pouvait penser à reconstituer une science politique, parce que c'est notre dernière grande science d'une grande expérience. Je l'ai éprouvé ainsi et je me suis dirigé spontanément vers ce moment. Cela d'ailleurs ne fut pas une démarche personnelle, mais la démarche de ce que j'appellerais ma génération : chacun à sa manière, mais nous sommes tous allés, alors que croulait enfin le prestige du communisme, vers cette science politique disponible.

Quand vous décrivez votre démarche, vous insistez toujours sur le lien entre la science et l'expérience. Et vous êtes pour le moins sceptique sur l'utilité des méthodologies. Diriez-vous que votre approche vise à constituer une science sans méthodologie ?

Vous voulez ruiner ce qui me reste de carrière à l'Université ! Mais c'est vrai. Précisément parce que je suis si réservé à l'égard de la démarche méthodologique avec ses précautions et ses prolégomènes proliférants, je ne proposerai même pas une méthodologie de l'absence de méthodologie. Qu'est-ce que je fais alors ? J'essaie d'abord de rejoindre ce point, ou cette zone, où les sciences politiques authentiques – il y en a au moins

deux – s’articulent sur les grandes expériences politiques.

Nous disposons d’au moins deux sciences politiques authentiques. Nous disposons de la science ancienne, principalement grecque, qui rend compte de l’expérience révolue de la cité, et de la science moderne libérale qui se divise en deux segments : avant et après la révolution politique moderne. Avant : au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, les architectes du libéralisme élaborent les principes d’un ordre nouveau, ordre et principes qui sont toujours les nôtres et que résume la référence aux « droits de l’homme ». Après : dans la première moitié du XIX^e siècle, on s’interroge sur les meilleurs moyens de mettre en œuvre les principes, et on analyse les effets, parfois inattendus ou non désirés, du nouvel ordre.

Il y a une différence très visible entre le cycle ancien et le cycle moderne. Chez les Grecs, l’expérience a précédé la théorie. Platon et Aristote ont eu de la chance ! Lorsqu’ils analysent la cité, celle-ci est au terme de son développement. On peut en faire le bilan. Notre situation scientifique ne semble pas si favorable. Chez les Modernes, la science politique vient, je l’ai dit, avant et après l’expérience. La science politique libérale, prise comme un tout qui va de Hobbes, ou Locke, à Tocqueville, est à la fois un projet constructeur et une description évaluative. Comme ce projet est inachevé, que nous entendons toujours « démocratiser la démocratie », notre expérience aussi semble inachevée. Comment alors notre science ne serait-elle pas provisoire ? C’est pourquoi beaucoup parmi nous attendent de la démocratie à venir qu’elle nous dise ce que nous devons penser de la démocratie présente. Je crois que nous pouvons, donc que nous devons, être plus ambitieux. Nous sommes probablement aussi avancés dans

le cycle démocratique moderne que les Grecs l'étaient dans le cycle démocratique de la cité au temps d'Aristote, et plus avancés certainement qu'ils ne l'étaient au temps de Platon. Nous n'avons aucune excuse pour ne pas essayer de toutes nos forces de comprendre, donc d'évaluer, où nous en sommes.

Je viens de mentionner l'ambition – l'ambition scientifique. Si je me laisse entraîner à évoquer ce que serait la pointe extrême de mon ambition – vous m'y invitez, n'est-ce pas ? – je dirai que je voudrais être capable à terme de replacer les deux grands cycles politiques de l'Occident, en y incluant bien sûr la très longue période qui les sépare et les joint, dans une histoire raisonnée qui repose sur cette seule hypothèse : l'homme est un animal politique. Toute notre *histoire* se déployant à partir de notre *nature* politique, voilà ce que je voudrais donner à voir et à comprendre.

Première partie
APPRENTISSAGES

